

La trêve

Sandrine Galand

Number 168-169, Winter 2021

Depuis la crise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95492ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Galand, S. (2021). La trêve. *Moebius*, (168-169), 81–91.

de Arêre

Sandrine Galand

À peine né·e·s, vous étiez déjà été affublé·e·s de nombreux surnoms : les jumeaux, les Didis, les bébés, mais aussi tous les autres sobriquets et mots tendres vous distinguant l'un·e de l'autre et vous rattachant à nous, vos parents. Toi, mon loup ; toi, mon cœur. Toi, ma petite douceur ; toi, mon petit maudit. Quand j'ai rencontré votre mère, je l'ai aussi déclinée en de multiples petits noms d'amour sans savoir lequel resterait, lequel collerait. Il m'arrive encore d'en retrouver un au détour d'une lettre que je lui ai écrite à l'époque de nos baisers volés en vitesse sur le bord d'un trottoir et de nos premières balades sous la neige, les mitaines entrelacées, toutes deux électrisées d'avoir osé murmurer que l'on s'aime. Ce petit nom d'amour, je le lis et je le trouve beau, mais il ne m'appartient plus. Il est d'un autre temps. Les années ont cimenté certaines tendresses, d'autres se sont dissoutes. Ce n'est pas triste, au contraire. J'ai hâte de savoir quels surnoms resteront, lesquels vous appartiendront. Cela signifiera que nous avons eu assez de temps ensemble pour que se dessinent entre nous des habitudes.

Dernièrement est apparu un surnom qui ne sert pas à vous cajoler. Bébés de la pandémie. Voilà comment nous vous appelons quand un·e passant·e s'émeut d'apprendre que vous êtes né·e·s peu avant la crise. Nous avons rapidement eu besoin de mots pour nommer votre réclusion, le fait qu'à peine âgé·e·s de six mois, vous demandiez déjà de vous laver les mains lorsque nous rentrions à la maison. Nous vous appelons ainsi lorsque nous voulons apprivoiser l'effrayante certitude qui gronde en nous : si les choses s'étaient déroulées autrement et que vous n'aviez été encore qu'un projet au moment où ces événements se sont déclenchés, nous aurions sans doute décidé de ne pas vous avoir.

S'il n'y avait eu l'été pour nous libérer un peu des mesures restrictives sous lesquelles nous vivions, vous auriez passé plus de la moitié de votre courte vie en confinement. C'est une année complète à être collé·e·s, fusionné·e·s. Nous formons bien plus qu'une cellule familiale, nous sommes une cellule de crise.

Pourtant, votre arrivée dans le monde n'a rien eu d'une crise. Malgré tout ce que les statistiques nous promettaient, malgré les nombreux suivis médicaux imposés au corps de votre mère pour limiter les risques associés à votre simple existence, malgré les témoignages des autres parents pour qui ces risques étaient devenus réalités, malgré les embûches que l'on nous promettait à partir du jour où, sur l'écran de la machine d'échographie, nous avons vu deux petites bulles flotter là, quelque part sous le nombril de votre mère, malgré tout ça, vous êtes arrivé·e·s dans le monde exactement comme nous vous avions rêvé·e·s : toi, A. ; puis toi, É.

Durant les heures qui ont précédé votre arrivée, j'ai regardé votre mère souffrir sans pouvoir la soulager. Tout au long d'une grossesse gémellaire, on aborde à mots voilés

des complications potentielles pour les bébés, sans jamais parler de ces mères qui meurent. Pourtant, elles existent. Chaque parcelle de ma concentration rendue chancelante par le manque de sommeil était dédiée à l'épauler, mais aussi à taire la peur tétanisante que quelque chose ne tourne pas rond et que votre mère ne soit plus, soudainement.

La voix du médecin m'a décentrée. *Vite, viens prendre ton enfant !* Sans plus de cérémonie, tu étais là, A. Tu as geint doucement, jusqu'à ce que tu trouves le sein. Quelques minutes plus tard, tu es arrivé, É. Le dos déposé sur le ventre de ta mère, tu ne pleurais pas. J'ai regardé ton corps immobile. Désarticulé. J'ai vu le personnel médical s'activer, déplacer des machines, brancher des tuyaux. Enfin, tu as fini par pleurer. L'équipe de naissance a repris sa danse routinière et, à ton tour, tu as trouvé les bras de ta mère.

Au milieu de la nuit, j'ai refermé la porte de la chambre. J'ai laissé votre mère derrière, dans le lit aux draps rêches, fripés par l'une des plus féroces traversées, elle qui essayait tant bien que mal de se reposer. J'ai traversé les couloirs de la maternité, mes pantoufles de feutre glissant sur le plancher, mon précieux paquet enveloppé dans ma robe de chambre. Le cordon du vêtement suffisait à soutenir vos corps recroquevillés. Je me suis assise dans une salle déserte, vos deux têtes blotties sous mes clavicules. Je ne sais pas combien de temps je suis restée là, à respirer l'odeur d'ammoniac et de vanille qui s'échappait de vos peaux neuves. J'étais terrorisée à l'idée de m'endormir et de vous laisser tomber. Le lendemain, bien des heures après vous avoir redéposé·e-s dans votre couchette d'hôpital, j'ai continué de sentir le poids de vos têtes contre mon plexus, vos respirations fantômes élançant contre ma poitrine. Je me souviens m'être dit que nous étions désormais imprimé·e-s les un·e-s sur les autres.



Les crises sont toujours venues d'ailleurs. Depuis que votre mère et moi nous aimons à la face du monde, elles viennent de l'extérieur.

L'une d'elles a surgi de la bouche de ma mère le jour où je lui ai annoncé votre venue. Nous étions allées manger chez mes parents pour Pâques. À la dernière minute, alors que nous avions nos manteaux sur le dos, des sacs remplis de restants sur l'épaule et une peur au ventre, je ne sais ni comment ni avec quels mots, mais je lui ai parlé de vous.

La panique a envahi son visage.

C'est un désastre.

Vous étiez un désastre.

Votre grand-mère était face à moi. Elle me bloquait le passage vers la sortie. Elle devait continuer de marmonner des choses blessantes, comme elle le fait quand elle est contrariée. Votre grand-père est resté muet, lui qui a toujours quelque chose à ajouter.

J'ai regardé au-delà d'elle. J'ai vu votre mère, figée sur le seuil. J'ai regardé son ventre à peine bombé, pour éviter ses yeux. Je ne voulais pas savoir si elle pleurait. Ça, je ne le pouvais pas.

Je me suis ressaisie. J'aurais voulu me fâcher. Crier, pleurer, claquer la porte. Lui jeter l'odieux de ses paroles au visage. Mais je me suis plutôt mise à expliquer, à la rassurer, même si elle vous traitait de désastre, vous dont nous avons si longtemps rêvé, vous pour qui nous nous étions soumises à un processus hypermédicalisé et trop souvent désincarné,

vous que nous portions comme un trésor secret depuis quelques mois. Vous n'étiez pas un désastre, vous étiez notre nouvel horizon.

Le couperet est tombé une deuxième fois.

Un enfant, ça naît d'un homme et d'une femme.

La porte a claqué. Votre mère était partie. Il n'y avait plus rien à dire. Tous les mots du monde ne pouvaient rien contre ça. J'ai agrippé mes clés de voiture, comme une certitude que bientôt je serais loin de cette maison, de ce hall d'entrée, et j'ai suivi votre mère.

Nous étions déjà loin quand j'ai réussi à parler. *Je crois que je n'ai plus de parents.*

* * *

La première fois que votre grand-mère vous a pris dans ses bras, au retour de l'hôpital, je n'ai pas pu être heureuse. Pourtant, elle vous berçait lentement dans un timide soleil d'hiver, les rayons inondant ses genoux, vos deux corps pelotonnés se soulevant au rythme de ses respirations. Tout était paisible autour de nous ; en moi, c'était le champ de bataille. *Désastre.* Je n'osais pas baisser la garde.

Je me suis demandé si elle allait réussir à vous aimer. Je me suis demandé si elle vous aimerait encore le jour où vous ne seriez plus d'adorables bébés. Je me suis demandé si elle vous aimerait encore le jour où elle ne devinerait pas ses propres traits sur vos visages. Je me suis demandé si elle vous aimerait encore le jour où naîtrait un-e de vos cousin-e-s, un-e vrai-e, cette fois, qui pourrait lui ressembler. Je me suis demandé si elle vous parlerait de celui qui n'est

pas votre père en essayant de vous convaincre du contraire. Je me suis demandé combien de temps durerait la trêve.

* * *

La crise prend aussi la forme de toutes ces petites morts qui s'accumulent en moi quand des gens, rarement mal intentionnés, me mettent à distance de vous. Ça a commencé dès notre premier rendez-vous médical pour savoir si le corps de votre mère était prêt à vous accueillir. Sur l'écran médical de la salle d'examen, sous « Patiente » se trouvait inscrit son nom. En dessous du sien, une autre entrée. « Homme ». Puis, mon nom. J'ai pensé au formulaire que je venais de remplir dans lequel j'avais dû inscrire « n/a » à de nombreux endroits, entre autres celui où l'on nous questionnait sur la fréquence de nos rapports sexuels. Notre couple était une impossibilité bureaucratique.

En allant vous vacciner, il m'a fallu biffer un énième « Nom du père » sur un formulaire pour inscrire « Autre parent ». Malgré cela, l'infirmière qui créait vos dossiers nous a regardées, incertaine. Deux femmes, deux enfants. *Qui est la mère ?* J'ai marmonné le nom de votre mère sans rien ajouter parce que je savais que c'est la réponse qu'elle cherchait.

Une amie m'a confié être surprise que je ne revendique pas plus furieusement mon statut de mère. À ma place, m'a-t-elle dit, elle surjouerait sa maternité pour leur clouer le bec.

Justement, elle n'est pas à ma place. Elle n'a pas eu à rentrer de l'hôpital, deux poupons emmitouflés dans des couvertures de flanelle, épuisée mais heureuse, elle n'a pas eu à faire cela tout en souriant à la voisine sortie sur son

balcon pour les accueillir ni à continuer de sourire alors que la voisine lui demandait *c'est qui la vraie mère, que je lui offre mes félicitations ?*

Je suis votre mère. Mais pour le monde entier, je ne serai jamais tout à fait *cette mère-là*.

* * *

Puis cette crise est arrivée. Ont commencé trois mois d'extrême solitude, même si nous étions toujours quatre. Je me suis sentie disparaître derrière vous. Chaque geste, tant ceux auxquels j'étais contrainte que ceux que je n'avais plus le loisir de poser, avait un poids d'éternité. Mes bras seraient condamnés à porter un enfant à jamais, mon corps incapable de s'étirer, de s'exercer, de retrouver sa souplesse d'avant. Les douleurs aux poignets, aux épaules et dans le bas du dos s'imprégneraient chaque jour davantage et les nuits, parasitées par le bruit blanc du moniteur et vos réveils à relais, ne permettraient pas de récupérer. Je ne remettrais plus mes vêtements d'avant, ceux sans ouvertures dissimulées au niveau des seins, ceux confectionnés en une autre matière que celle de piètre qualité qui enlève toute forme à mon corps. Jamais plus je ne me trouverais belle.

Votre mère et moi avons commencé à nous allonger dos à dos, pressées d'engranger le plus de minutes de sommeil possible. Avant, j'aurais été incapable de m'endormir sans la tenir dans mes bras. J'ai parfois pleuré jusqu'au sommeil, convaincue que nos corps ne retrouveraient plus leur chemin l'un vers l'autre. Je sais aujourd'hui qu'il n'en est rien. Ces nuits reviendront. Je collerai mon corps au sien, le nez pointé

entre ses omoplates. Le besoin de dormir sera moins urgent. Mon répit sera sa peau. J'y tiendrai ma faction. Jusqu'à ce que vous veniez nous rejoindre, au petit matin, pour enfouir vos visages dans nos cous, vos haleines lourdes de la nuit se mêlant aux nôtres. On fera semblant de dormir pendant que vous érigerez des forteresses d'oreillers.

*
* * *

Mes ami·e·s me manquent. J'ai grandi dans une maison vide d'ami·e·s. Sans les mien·ne·s parce que ma mère trouvait la maison insuffisamment propre pour recevoir des invité·e·s et parce qu'elle avait honte de notre bungalow un peu vieillot, et sans ceux de mes parents, deux immigrant·e·s qui n'avaient su se former de cercle social sur leur nouvelle terre d'accueil. Autour du temps des Fêtes, j'écoutais mes camarades de classe me raconter leurs célébrations familiales avec fascination. J'enviais leur grande tablée, les petits jeux organisés pour socialiser qui n'étaient pas toujours drôles, les partys de cuisine et les manteaux qui s'accumulent sur le lit des hôtes. Chez moi, nous étions cinq : mes parents, mes deux frères et moi. Pour faire différent, nous réveillonnions dans la salle à manger, plutôt qu'à la cuisine. Le reste était semblable aux autres jours : ma mère critiquait son propre repas, mon père buvait trop, ma mère finissait par s'énerver contre mon père, et le repas se soldait par une violente engueulade. On attendait minuit pour la forme et on allait dormir.

En grandissant, j'ai accumulé les amitiés comme on enchaîne les amours, assoiffée de me construire une deuxième famille. Régulièrement, je dressais un état des

lieux : combien d'années avais-je d'amassées avec chacun-e ? Notre amitié survivait-elle à l'épreuve du temps qui passe ? Étions-nous toujours aussi proches ? L'amitié est pour moi plus précieuse que n'importe quelle passion amoureuse. Ce n'est pas pour rien que votre mère est aussi ma meilleure amie.

Je vous avais fait la promesse d'une immense famille choisie, composée de toutes ces tantes et ces oncles de cœur. Vous avez grandi loin de tout le monde. J'ai parfois l'impression que vous n'existez que pour votre mère et moi. La rondeur d'une joue, la sueur qui perle sur un front juste avant le sommeil, les douces onomatopées qui en disent tant, la peau tendue de vos ventres rebondis, vos rires, vos grimaces, vos habitudes, vos caractères. Pour votre première année de vie où tout se passe si vite, si intensément, j'aurais voulu vous partager, vous voir exister dans les yeux des autres. Mais mes ami-e-s ne sont pas essentiel-le-s, prétend-on.

Alors voilà que depuis ce jour de mars où je n'ai plus l'occasion de sentir les parfums de mes ami-e-s, l'odeur sucrée qui se love au bas de votre nuque a pris toute la place. J'aimerais pourtant que vous connaissiez aussi bien que moi les arômes de forêt mentholée qui émanent du torse de Martin lorsqu'il se fait beau, l'aura raffinée et légèrement piquante qui s'échappe des cheveux de Daphné lorsqu'elle les fait rouler entre ses doigts parce qu'elle est concentrée, l'odeur d'agrumes un peu trop sucrée qui colle aux fibres de mes tricots prêtés à Jenny quand elle me les rend. J'aimerais que ces odeurs soient pour vous aussi familières qu'elles le sont pour moi. Que vous aussi, elles vous apaisent.

Depuis que je n'ai plus le droit de prendre mes ami-e-s dans mes bras, votre peau étrangement douce est la seule sur

laquelle mes mains peuvent errer. J'y laisse courir mes doigts, et je vous dessine des rêves emplis de chats ronronnants et de couvertures duveteuses. Quand je vous berce l'un après l'autre dans la pénombre de votre chambre alors que vous fuyez le sommeil, je dresse l'inventaire de ces gestes anodins qui me sont désormais interdits. Me tenir assez près de Marie-Lise pour que ma main saisisse son avant-bras quand elle me fait rire aux éclats. Passer de longues heures avachie dans un sofa avec Sabine, nos deux corps l'un contre l'autre, pendant que je l'écoute me raconter des films d'horreur obscurs. Effleurer l'épaule de Maude, juste un peu, juste assez, pour lui indiquer mon soutien, mais ni assez fort ni assez longtemps pour qu'iel se sente mal à l'aise. Déambuler dans les rues du centre-ville avec Fanny, bras dessus bras dessous, en hurlant du Taylor Swift à pleins poumons. Boire un verre avec Rachel sur son étroit balcon, nos pieds nus contre le fer forgé, et discuter sans presse.

Je ne sais pas quand mes amours me reviendront.

* * *

Votre grand-mère qui, du jour au lendemain, avait été obligée d'arrêter de vous bercer, vous a repris graduellement dans ses bras. Nous avons épuisé nos ressources. Nous avons besoin d'aide. Elle a recommencé à vous chanter ses comptines, celles aux paroles inventées parce qu'elle n'a jamais su retenir les mots d'aucune chanson, même les plus simples. Les choses avaient changé : vous aviez doublé en taille, et elle portait un masque. Elle n'arrivait plus à vous prendre toutes les deux dans la chaise berçante. Plutôt, elle s'asseyait au sol pour jouer avec vous. Comme elle ne

vous avait pas vu-e-s grandir, elle avait tout le temps peur que vous tombiez, que vous vous cogniez, alors elle vous retenait près d'elle, vous ramenait sur ses genoux, vous enlaçait. Je lui ai rappelé votre âge, que vous n'étiez plus aussi fragiles. Elle ne m'écoutait pas. Je l'ai vue se pencher vers toi, É., puis retenir un baiser, se rappelant le masque entre vos peaux. À la place, elle a appuyé sa tête contre la tienne. Elle a respiré profondément. J'ai compris qu'elle voulait surtout vous avoir contre elle. J'ai senti les larmes monter. La trêve durait encore.